

Contes et légendes de notre Pays de Joux – 13 – La Cloche, de Jules-Jérémie Rochat, troisième du nom (A l'Enseigne du Poisson d'or a paru à Berne en 1923).

Jules-J. ROCHAT

A l'Enseigne du Poisson d'or



**Edité par l'auteur
Rue de Zæhringen, 1, Berne**

La Cloche

A mon ami André Stavro.

La nature est d'un autre âge, doux et mélancolique. Je m'assieds au bord d'un lac noir que la lune coupe d'un large trait d'or. Pas un bruit. Le silence qui s'épaissit autour de moi. Je suis seul.

J'entends alors un son de cloche, un son clair et triste. Et, tout à coup, près de moi, je vois un moine. Il se signe. Le souvenir semble lui rappeler des jours, lointains déjà, qu'il revit en imagination.

La cloche, enfin, se tait. Je dis au moine :

— Mon père, qui êtes-vous ? Vous paraissez si vieux !

Il sourit.

— C'est vrai, dit-il, que je suis très vieux.

— Mais vous n'habitez pas ma vallée, dis-je, il n'y a pas de couvent.

Son geste est lent, découragé.

— Je l'ai habitée autrefois, il y a quelques siècles.

Je ne puis m'étonner, je suis dans le passé, plein de miracles.

— Et pourquoi l'avez-vous quittée ?

Le son de cloche reprend soudain et le moine tombe à genoux.

— Prions, dit-il en épelant son rosaire, prions mon fils.

Puis il se relève et me conte ce récit d'une voix lente qui vient de très loin. Il ne s'inter-

rompt que pour se mettre à genoux quand la cloche tinte sur l'eau.

— Distinguez-vous dans la nuit cette tour qui se dresse de l'autre côté du lac? C'est celle du couvent dont je fus l'abbé. Il était ancien déjà quand je vins l'habiter. La mousse recouvrait ses murs où quelques fleurs cherchaient à fixer leurs racines entre les pierres disjointes. De sombres forêts de sapins nous entouraient où nous entendions les loups hurler. Nous étions trois moines et moi pour défricher ce coin de terre. Nous travaillions avec joie, interrompus seulement par les heures de prière. Le soir, assis dans l'herbe où commençait à perler la rosée, nous chantions des cantiques à l'Eternel. Les hommes étaient peu nombreux dans cette contrée, mais ils nous aimaient et, très souvent, ils venaient adorer Dieu dans notre chapelle.

En ce temps béni, Monseigneur l'évêque

vint nous voir. Il savoura nos fruits, mangea du pain que nous avions pétri, but du lait de nos vaches. En retour, et pour nous marquer son affection, il nous fit cadeau d'une petite cloche d'argent destinée à nous appeler à la prière. Je la pendis moi-même dans la tour et, matin et soir, son timbre clair emplissait la vallée. Elle savait être joyeuse pour les baptêmes, triste pour les glas, autoritaire pour les messes et personne ne lui résistait. Elle était l'âme du monastère.

Puis un jour, jour sombre. Il tonnait avec fracas. Le vent sifflait dans les sapins et j'entendais le lac gronder. Nous étions tous à l'autel, prosternés devant le Seigneur. La nuit vint et l'orage ne cessait pas. Tout à coup on frappa rudement à la porte. Je courus ouvrir et je distinguai, à la lueur des cierges, quelques hommes armés. Le vent s'engouffrait dans la salle et la pluie, par instants, m'inondait tout entier.

— L'abbé, dit l'un de ces hommes, il vous faut déloger ! Les maîtres du pays ne veulent plus de monastères.

Il me tendait l'édit muni des sceaux de l'envahisseur. Puis il nous désigna la porte. Mais, au moment de franchir le seuil, soudain, la petite cloche se mit à carillonner avec furie. Je m'élançai dans la tour. Je ne pouvais l'abandonner à des inconnus, à des ennemis. Je la pris, afin que son chant vint égayer le couvent que nous allions fonder. Sa voix nous était si familière et nous l'écoutions avec un si grand plaisir qu'elle pouvait nous rendre courage, nous aider à supporter l'exil.

Pour trouver un abri, nous pensions traverser le lac. Hélas ! nous fûmes incapables de lutter contre l'orage. Notre léger bateau entraîné, bousculé, heurté, secoué par le vent et les vagues, menaçait à chaque instant de se

retourner sur lui-même. Puis, sous un choc plus rude, il s'ouvrit.

.

Le moine s'arrête. Il pleure et la cloche sonne plus tristement.

Puis il reprend :

— C'est toujours le glas de mes trois frères. Je fus cause de leur mort. Ils me devaient obéissance et je les fis monter dans une barque trop faible pour résister à la tempête. La cloche aussi fut engloutie et son lugubre chant m'accompagnait alors que je luttais pour sauver ma vie. Enfin, j'atteignis le rivage et, seul, je m'enfonçai dans la joux sombre. Le soir, m'étant assis au pied d'un arbre pour me reposer, j'entendis une voix qui disait :

Bien que ta faute soit grande, tu peux la racheter. Tant que la cloche d'argent sonnera pour les naufragés, tu ne mourras pas et ton sort sera d'aller, de ville en ville, faire le bien.

Ce fut ainsi. Voilà des siècles que j'erre par le monde toujours seul. Chaque année je reviens écouter si la cloche tinte encore. Et son carillon me réjouit parce qu'il prolonge mon expiation, parce qu'il augmente les souffrances que j'endure pour être digne du royaume de Dieu. Mais il m'attriste aussi, car son chant me fait souvenir du beau temps d'autrefois.

La cloche ne sonne que lorsque tout est calme et doux comme ce soir parce que cette douceur est celle des jours de jadis.

Le moine se tait et j'entends la cloche qui chante plus doucement : c'est comme un soupir harmonieux.

Et l'abbé, à genoux, continue sa prière en égrenant son chapelet.



